

Le Monde de la Musique
n° 27
(octobre 1980)

SEDUCTEURS HUMORISTES

Du piano solo au grand orchestre, un festival d'excentricités distinguées à la Biennale...

LA musique à la Biennale aura des airs de garden-party... Une réunion amicale entre des musiciens anglais, américains et français liés par de subtiles affinités. Tous travaillent du côté des musiques « modestes », piécettes pour instruments solo ou petites formations (si l'on excepte le gigantesque et téméraire Portsmouth Sinfonia). Des qualités communes : la clarté, la respiration, l'humour, la mélancolie, l'excentricité. Aux quatre coins du globe, ces musiques discrètes ont poussé sur un champ de références laissé en friche depuis les années 20. On citera Debussy à propos d'Harold Budd, Satie pour Gavin Bryars ou Zazou-Racaille, Lord Berner dans les partitions de John White ; la musique de Dave Smith a un petit goût de mélodie populaire, celle de Michael Nyman des réminiscences pop... Très éloignés des chemins officiels du classicisme contemporain, ces compositeurs fabriquent en toute humilité, mais non sans fierté, de plaisants divertissements dont nous aurions bien tort de négliger l'importance.

Budd, le Californien tranquille

Paisible, secrète, toute en climats de grâce, la musique du Californien Harold Budd semble conçue sous la lumière douce d'une fin de journée. Avec juste une pointe d'inquiétude sous la tranquillité des arpèges de piano. Indubitablement californien et malgré tout profondément européen, Budd cite parmi ses influences

Debussy, Gesualdo et le chant grégorien. « Ma musique est née sous sa forme actuelle, en 1972, d'où, je l'avoue, sa relative immaturité, confesse Budd. Avant je faisais ce qu'il est convenu d'appeler du « minimalisme » jusqu'à ce que cette esthétique du vide me devienne insupportable. J'ai tout arrêté et je me suis mis à réfléchir. Comme une longue convalescence : dix-huit mois de silence pendant lesquels j'attendais que quelque chose jaillisse. Je ne voulais rien presser, rien empêcher et je me suis aperçu que ce qui venait peu à peu sous mes doigts m'appartenait depuis longtemps. J'en avais toujours eu besoin mais je m'étais brimé. Je retrouvais la joliesse, l'élégance, parfois la profusion, c'était une vraie bousculade de sentiments. » A 40 et quelques années, Budd se découvre ravi, une nouvelle jeunesse. Eno, qui

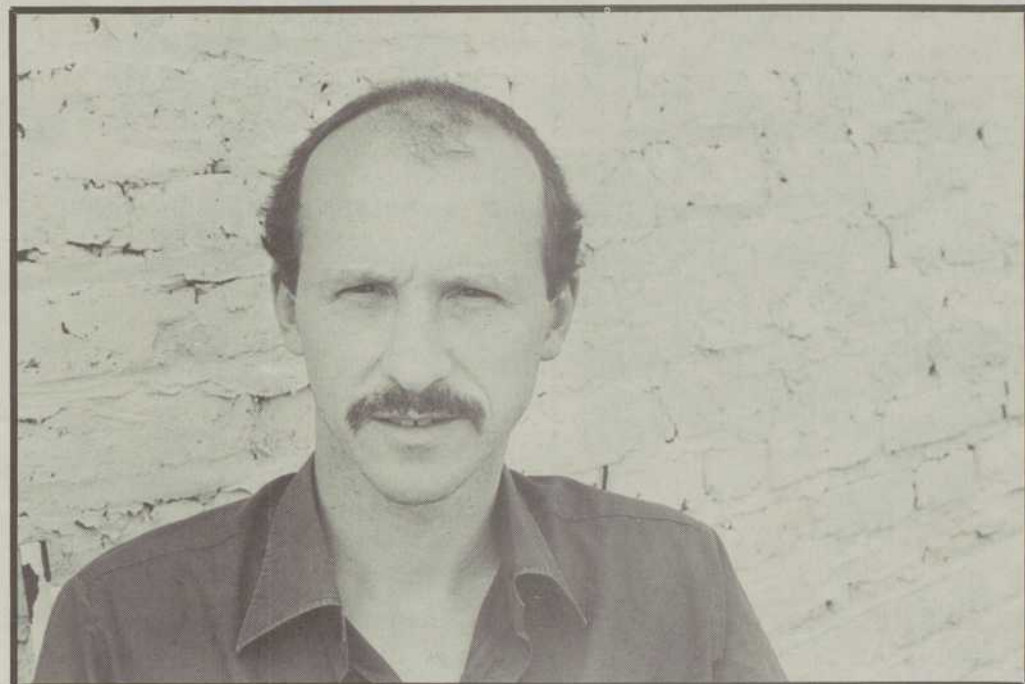
s'est pris d'affection pour cet ancien prof redevenu artiste, enregistre avec lui *The plateaux of mirrors* et les punks du Mudd Club à New York le voient jouer dans leur antre pour des défilés de mode. Ses fans ont l'âge de ses enfants. Ses ambitions ne sont pas minces. « Imaginez, me dit-il, une musique qui serait belle à tout instant, une musique qui ne viendrait de nulle part et n'irait nulle part, sans progression dramatique, sans début ni fin. Une musique qu'on pourrait écouter n'importe quand, n'importe comment, sans avoir l'impression d'avoir rien manqué. C'est cette musique-là que je veux écrire. »

Bryars, White, Smith, les pieds nickelés

Gavin Bryars, un Anglais qui travailla avec le même Eno pour son label Obscure, semble chérir des utopies jumelles. « On me reproche ma naïveté, ma sentimentalité, mon goût du pastiche, mon manque de sérieux. Je revendique tout cela, j'en suis fier. Evidemment, John White, Dave Smith ou moi-même posons un problème : nous ne faisons pas partie de l'avant-garde officielle, nous n'avons plus rien à voir avec les répétitifs, nous ne flirtons pas du côté de l'électronique et nous n'écrivons pas des pièces classiques. »

Bryars, White et Davis seront tous les trois à la Biennale, ensemble. « J'ai renoncé à écrire pour d'autres instruments que ceux dont nous jouons, mes amis et moi, explique Bryars. A savoir le piano, le tuba et les percussions. Je veux être certain que mes associés respectent ma musique et que je respecte la leur. »

Dans son petit appartement au jardin sauvage perché sur la colline de High Gate, John White, quand il ne compose pas pour une pièce de théâtre ou un ballet, s'amuse avec ses instruments-jouets, souffle dans son tuba ou écrit des pièces



De haut en bas, Gavin Bryars, John White et Dave Smith, les inséparables.

Photos Laurence Sudre